



## Figures marquantes de la solidarité – 7<sup>e</sup> rencontre : Lucille Teasdale

Conférence prononcée le 4 avril 2023 à l'auditorium de la Grande Bibliothèque

Invité : Joanne Liu, pédiatre urgentiste, ancienne présidente de Médecins sans frontières

Animateur : Éric Bédard, historien

Texte publié le 5 juin 2023



Lucille Teasdale en 1955.  
© Fondation Teasdale-Corti.

Un texte de Danny Lake-Giguère, historien.

Un humble hôpital de brousse, façonné en l'un des principaux pôles de soin d'Ouganda. Plus de 13 000 opérations, dont des milliers alors que les combats faisaient rage autour d'elle. Une génération entière de médecins et d'infirmières, formés et inspirés par elle et son mari. Ce ne sont que quelques-uns des legs de Lucille Teasdale. « Il y a des gens dont le dévouement, l'amour des autres et le courage sont tout simplement hors du commun », disait d'elle Jean-François Lépine en la présentant au public québécois, le 31 mars 1994 à l'émission *Le Point*. Véritable pionnière du travail humanitaire au Québec, cette chirurgienne, l'une

des seules de sa génération, voua la plus grande partie de sa vie à la pratique de la médecine en Ouganda, dans des conditions difficiles, coupée du reste du monde et au milieu des sanglants conflits qui secouèrent ce pays d'Afrique de l'Est à partir des années 70.

### L'enfance de Lucille Teasdale

Lucille Teasdale [1] est née à Montréal le 30 janvier 1929. Élevée dans le quartier ouvrier de Guybourg [2], où la famille s'était installée quelques années auparavant, elle était la quatrième d'une fratrie de sept. En 1922, Juliette Sanscartier, sa mère, avait épousé René



Teasdale, alors livreur à la petite épicerie de son père, située dans le quartier voisin de Longue-Pointe. Impliqué et respecté dans sa communauté, René était un homme occupé : marguillier à la paroisse locale, juge de paix, il avait aussi ouvert la première épicerie de Guybourg en 1925. René travaillait souvent tard, occupé par les affaires de la paroisse et celles de son commerce, où les clients s'arrêtaient souvent pour demander des conseils. Juliette, qui souffrait de dépression, s'occupait pour sa part des enfants et des tâches ménagères. Lucille ne correspondait guère aux attentes de sa mère, qui la décrivait comme un garçon manqué : aux affaires domestiques, elle préférait le hockey [3].

Contrairement à ses frères et sœurs, Lucille s'intéressait aussi à l'école et aux études, ce qui fit toujours le bonheur de son père, avec lequel elle entretenait une complicité spéciale. Comme tant d'autres, ce fils de cultivateur avait quitté la campagne pour la ville, et souhaitait pour ses enfants un meilleur avenir que le sien, lui qui avait dû quitter l'école très tôt pour travailler à l'épicerie Sanscartier. C'est ainsi qu'en 1941, à 11 ans, Lucille entra au pensionnat du Saint-Nom-de-Marie, à Outremont. Même si elle ne les détestait pas, les relations entre Lucille et les sœurs qui administraient l'établissement étaient parfois houleuses : sa tête forte convenait peu à ce cadre sévère imposé aux pensionnaires par les religieuses. Le temps passé chez les sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie fut cependant formateur puisque c'est là que se développa, pour la première fois, son désir d'aller pratiquer la médecine à l'étranger, d'aider les pauvres et les démunis. Fraichement revenues de Chine, des religieuses missionnaires de l'Immaculée-Conception en visite au pensionnat avaient fait part aux jeunes filles de l'expérience qu'elles avaient vécue à l'étranger. Alors âgée de 13 ans, elle se confia à son père lors d'une partie de baseball à laquelle ils assistaient ensemble : elle voulait pratiquer la médecine « aux Indes ». René, qui n'en espérait pas tant, accueillit chaleureusement l'idée : sa fille voulait pratiquer la médecine, une profession encore dominée par les hommes, et il allait la soutenir autant que possible.

Lucille obtint en 1945 une bourse d'étude pour poursuivre son cours classique au collège Jésus-Marie, où sa conduite, ses notes et sa politesse, toutes impeccables, furent remarquées. À la même époque, elle sentait que le fossé se creusait de plus en plus entre son milieu d'origine, un quartier ouvrier aux abords de la base militaire de Longue-Pointe,



et son milieu d'accueil, aisé et bourgeois. Elle ne voulait pas intégrer cette bourgeoisie montréalaise : ce n'est pas pour cela qu'elle voulait pratiquer la médecine, mais bien pour aider ceux qui en avaient besoin. Cette « flamme », une de ses enseignantes la remarqua dans une lettre d'encouragement qu'elle lui écrivit :

*C'est vrai, vous êtes providentiellement placée à mi-chemin entre votre milieu social et celui de vos compagnes. Pourquoi? Pour servir l'un et l'autre. Votre richesse d'âme vous élève d'emblée au-dessus des jeunes filles égoïstes et inertes à qui le sentiment de solidarité ne dit rien du tout. Parce que vous êtes restée fièrement vous-même, sans morgue, mais sans capitulation, parce que vous n'avez rien abdiqué de ce qui faisait votre véritable supériorité, tout en cherchant à préciser votre idéal, elles se sont inclinées devant vous et vous ont tacitement reconnue comme « un chef ». [...] Ce sentiment de responsabilité à l'égard de tous les hommes, vos frères, doit s'exercer surtout envers les chers vôtres. Vous êtes sortie de leurs rangs, oui, mais pour y retourner, enrichie d'un amour très grand et d'une compréhension pleine de sympathie. [...] Mais allez quand même vers eux avec tout votre cœur et mettez à leur service les dons que vous avez reçus [4].*

C'est aussi au collège Jésus-Marie qu'elle assista à une allocution prononcée par la D<sup>re</sup> Jeanne-Marcelle Dussault, une psychiatre originaire des Cantons-de-l'Est qui était alors la seule femme à étudier cette discipline à la Catholic University of America. Cette rencontre ne fit que renforcer son désir d'étudier la médecine.

### **Les années à l'Université de Montréal**

C'est en 1950 que le désir devint réalité, lorsque Lucille reçut une bourse pour entrer à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal. Remarquablement, elle s'orienta rapidement vers la chirurgie, domaine qui, encore plus que la médecine en général, était alors presque exclusivement masculin [5]. Ce choix, qu'elle poursuivra avec une ardeur qui mérite d'être soulignée, s'avérera particulièrement important dans sa vie future : refusée en raison de son sexe dans de nombreux hôpitaux américains où elle espérait terminer sa formation de chirurgie, Lucille décidera de se tourner vers l'Europe pour terminer ses études.



Lucille Teasdale, diplômée *cum laude* de l'Université de Montréal en 1955.  
© Fondation Teasdale-Corti.

Même si elle bénéficiait toujours du soutien financier de son père, qui insistait pour payer ses études puisqu'elle était la seule de sa fratrie à fréquenter l'université, Lucille s'enrôla dans le corps des cadets de l'armée de l'air à l'été 1952. Après un entraînement à la base aérienne de London, où elle apprit à manier les armes, elle fut transférée l'été suivant à la base de Summerside, à l'île du Prince-Édouard, avant de quitter définitivement l'armée. Non seulement n'avait-elle pas besoin de cet argent, puisque son père payait ses études, mais aussi était-elle désolée du climat qui régnait sur la base, où les femmes, à l'image des hommes, s'enivraient et jouaient aux cartes.

Après cinq années d'études, en 1955, Lucille obtint son diplôme *cum laude* et débuta son internat en chirurgie pédiatrique à l'Hôpital Sainte-Justine de Montréal. Elle y était alors la seule femme à poursuivre cette profession. C'est à Sainte-Justine qu'elle fit une rencontre appelée à chambouler le cours de sa vie : Piero Corti, un jeune médecin italien, originaire de Milan et fraîchement diplômé en radiologie, qui suivait alors un internat en pédiatrie à l'hôpital montréalais. Lucille et Piero s'entendent bien : ensemble, ils partageaient ce rêve d'aller pratiquer la médecine dans le tiers-monde. Le frère de Piero était missionnaire jésuite au Tchad, tandis que son beau-frère avait déjà été médecin en Chine, à la fin des années 1940, et pratiquait alors en Inde depuis 1952. Quoiqu'ils s'entendissent bien, et que Piero était un fort bel homme, Lucille était trop absorbée par ses études pour y penser sérieusement – aux Indes, comme à lui!

En 1958, Piero retourna en Italie, et Lucille poursuivit son internat à l'Hôpital Maisonneuve, jusqu'en 1959, puis à l'Hôtel-Dieu de Montréal, de 1959 à 1960. C'est après son passage à l'Hôtel-Dieu qu'elle se buta à un obstacle de taille : pour terminer sa formation en chirurgie, Lucille devait compléter un stage à l'étranger. Or, malgré son



dossier exemplaire et la vive recommandation de ses pairs et superviseurs, sa candidature fut rejetée par tous les hôpitaux américains auquel elle avait fait parvenir son dossier. C'est finalement vers la France qu'elle se tourna, où elle fut immédiatement acceptée à l'Hôpital de la Conception, à Marseille [6]. Elle y arriva en septembre 1960.

### **De Marseille à Gulu**

Le séjour français de Lucille fut très court. Après deux ans de correspondance sporadique avec Piero, Lucille accepta de le rencontrer dans un restaurant du Vieux-Port de Marseille. À son arrivée en France, Lucille lui avait écrit pour fournir sa nouvelle adresse, et Piero, de retour d'Afrique, s'était empressé de lui demander un rendez-vous. Le médecin italien lui raconta avec passion comment il avait trouvé lors de ce voyage un petit hôpital de brousse géré par des religieuses italiennes dans le nord de l'Ouganda, à Lacor, près de Gulu. L'hôpital St. Mary's, fondé en 1959 par l'évêque catholique de Gulu et maintenant sous la responsabilité des missionnaires de la congrégation des Comboniens, n'avait pas de médecins. Ils pourraient ensemble y pratiquer la médecine auprès des plus démunis. C'était ce même rêve d'enfance dont Lucille avait fait part à Piero, quelques années plus tôt. Elle n'y pensait pas trop sérieusement, mais accepta de rejoindre Piero à Milan pour y passer le temps des fêtes : « Mon prochain voyage, indiqua-t-elle dans une lettre à sa sœur Lise en novembre 1960, sera probablement en Italie, à Milan, car à Montréal j'ai connu un interne qui venait de Milan et qui y est retourné. Je lui ai écrit et il m'a répondu d'y aller avant février car alors il partira faire de la médecine en Afrique. J'irai probablement le mois prochain » [7]. Elle pensait plutôt à quitter Marseille pour Paris, où il était « à peu près certain que j'y obtiendrai un poste pour le début d'avril », ajouta-t-elle [8].

Après avoir passé Noël avec la famille de Piero, à Milan, Lucille accepta l'invitation. Pour quelques mois, il faut le préciser. Dans une dernière lettre depuis Marseille, quelques jours avant son départ pour Milan, Lucille fournit à sa famille sa nouvelle adresse : « St Mary's Hospital, Gulu, Ouganda, Afrique » [9]. À bord d'un avion de l'aviation militaire italienne, ils s'embarquèrent pour l'Ouganda, la « Perle de l'Afrique » comme l'appelait Winston Churchill. Ce pays d'Afrique de l'est, protectorat britannique depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, allait bientôt devenir indépendant.



Arrivée en Ouganda en 1961 à bord d'un avion militaire italien. © Fondation Teasdale-Corti.

C'est dans ces conditions favorables, même joyeuses, qu'ils atterrirent à l'aéroport d'Entebbe avant de rejoindre Kampala, la capitale du pays. Lucille, qui n'avait toujours pas terminé sa formation de chirurgienne, devait avant tout obtenir une licence avant de pratiquer en Ouganda. Ce ne fut qu'une formalité : le lendemain de son arrivée, le Dr Denis P. Burkitt, un chirurgien britannique de l'hôpital universitaire Mulago, lui donnait sa bénédiction : « Si quelqu'un s'avisait de faire quelque remarque que ce soit, dites-leur que c'est Burkitt qui vous envoie! » [10]. Le lendemain, avec le frère Toni, l'intendant de l'hôpital, Lucille et Piero prirent la route pour le nord de l'Ouganda : pour Gulu, territoire des Acholis.

L'arrivée à Gulu fut dépayssante pour Lucille, elle qui avait l'habitude des institutions médicales modernes, comme celles de Montréal ou de Marseille. Le petit hôpital de Lacor ne comportait alors qu'une quarantaine de lits réunis en un seul pavillon, mais aucun lit de chirurgie. D'autres pavillons, de médecine et de radiologie, étaient en déjà en construction.



Des joueurs de tambour acholis accueillent Lucille Teasdale à son arrivée à Gulu, en Ouganda, en mai 1961.  
© Fondation Teasdale-Corti.

C'est peut-être le paysage même du nord de l'Ouganda, caractérisé par sa savane et sa terre rouge, qui frappa le plus Lucille, qui s'attendait à une jungle foisonnante. Les conditions matérielles, bien plus pauvres qu'au Canada, ne l'inquiétaient pas outre mesure : « Je trouve que c'est bien amusant de vivre en Afrique, écrivit-elle à sa sœur Lise en juin 1961. D'abord, il fait toujours chaud et puis l'Ouganda est un si beau pays avec toute cette végétation tropicale et la terre rouge » [11]. Elle mangeait bien, surtout des fruits et légumes mais peu de viande et pas de lait, confia-t-elle, et l'électricité n'était brièvement disponible qu'entre 19 h et 22 h, après quoi il fallait veiller à la chandelle [12]. Ce sont toutefois les patients qui retinrent le plus son attention :

*C'est difficile de soigner [les Ougandais] parce que d'abord on ne peut pas les questionner : ils ne savent jamais leur âge et n'ont aucune notion du temps lorsqu'ils nous disent que ça fait 2 semaines qu'ils sont malades. Ça peut aussi bien vouloir dire 2 jours ou 2 ans. Avant de venir à l'hôpital, ils vont chez le sorcier qui leur fait de*



*nombreuses petites coupures à l'endroit où ils ont mal. Ils aiment qu'on les ausculte tous les jours et longtemps car pour eux le stéthoscope est un traitement et ils se sentent soulagés après l'auscultation [13].*



Piero Corti, Lucille Teasdale et leur fille Dominique, surnommée *Atim*.  
© Fondation Teasdale-Corti.

Outre les infections, les parasites et les blessures, ce sont ces coutumes locales, parmi lesquelles on comptait l'*ebino* [14], qui posaient les problèmes les plus graves pour la santé des Acholis. Toute leur vie, Lucille et Piero les combattirent, faisant de la médecine préventive un de leurs chevaux de bataille.

L'année 1961, marquée par son arrivée en Ouganda, l'indépendance du pays et son mariage avec Piero, en décembre, fut marquante dans la vie de Lucille. L'année suivante le fut tout autant : sa fille Dominique vint au monde, que les Acholis, avec qui Lucille avait déjà commencé à nouer des liens, surnommait *Atim* - « Née loin de la maison » - dans leur langue. Lucille, elle, était *Min Atim* : la « Mère de Née loin de la maison ».

Ces premières années passèrent sans grande difficulté, outre celles qu'elle mentionne dans ses lettres. L'hôpital était en expansion, desservant une vaste clientèle locale, et autant Piero que Lucille étaient loin de se douter des troubles à venir. Ceux-ci commencèrent à se dessiner au loin en 1966, quand le Premier ministre Milton Obote renversa le président Edward Mutesa et concentra l'ensemble des pouvoirs entre ses mains.

### La dictature de Big Daddy

Le coup d'État de 1966 n'affecta pas vraiment l'hôpital St. Mary's. Ce dernier poursuivait alors son développement, avec le support du gouvernement italien et de dons provenant d'amis et de la famille de Piero. Après quelques années, il comportait déjà une unité de



pédiatrie et un bloc opératoire de 150 lits. Des patients de tout le nord de l'Ouganda le fréquentaient, venant y chercher des soins de qualité, prodigués par un personnel composé de médecins et d'infirmières venus d'Italie. Or, Lucille et Piero savaient bien que le salut de l'hôpital ne pourrait pas toujours passer par un afflux d'étrangers. Il fallait former du personnel soignant local, en Ouganda. C'est pourquoi ils obtinrent de l'Agence canadienne de développement international, avec la participation de l'ONG montréalaise Développement et Paix, le financement nécessaire à la construction d'une école d'infirmières dans des locaux attenants à l'hôpital. Des cliniques auxiliaires furent aussi ouvertes vers la fin des années 60 à Amuru, Pabo et Opit, en périphérie de Gulu. À peine dix ans après sa fondation, l'hôpital s'imposait déjà comme un des principaux établissements de santé du nord du pays.



Lucille Teasdale avec l'une de ses premières cohortes d'étudiantes en soins infirmiers, en 1973. © Fondation Teasdale-Corti



Le gouvernement Obote, affaibli par les scandales, ne dura guère. En 1971, le colonel Idi Amin Dada, chef d'état-major de l'armée ougandaise, prit le pouvoir à la faveur d'un coup d'État. Dans les mois qui suivirent, l'homme fort expulsa des dizaines de milliers de résidents asiatiques – surtout des Indiens – et redistribua leurs propriétés à ceux qui le soutenaient, tous issus des groupes ethniques qui lui étaient favorables, dont le sien, les Kakwas. L'arrivée au pouvoir d'Idi Amin – *Big Daddy*, comme il aimait se faire appeler – fut marquée par une importante répression politique et une détérioration rapide de la situation économique à travers le pays. Ce changement de régime engendra rapidement un mouvement d'exode chez ceux qui pouvaient fuir l'Ouganda.

Après huit ans au pouvoir, le régime avait éliminé environ 300 000 personnes, soit un Ougandais sur quarante [15]. Les services publics, y compris les hôpitaux, en souffrirent grandement. Dans certaines régions, comme à Gulu, il ne restait plus en opération que les hôpitaux missionnaires. Ces établissements faisaient alors face à un manque toujours grandissant de personnel, d'équipement et de ressources, corollaires de la faillite de l'économie ougandaise.

Paradoxalement, l'hôpital St. Mary's poursuivait toujours son expansion : en 1976, il comptait 220 lits, dont 60 pour la chirurgie, ainsi qu'une nouvelle salle d'opération septique et un service de radiothérapie. En marge d'une visite officielle à Gulu, le dictateur visita l'établissement, saluant la discipline qui y régnait : avec Lucille et Piero aux commandes, l'hôpital St. Mary's fonctionnait rondement, malgré les conditions de plus en plus difficiles. S'ils étaient exigeants envers le personnel hospitalier, Lucille et Piero l'étaient en réalité avant tout envers eux-mêmes [16]. *Min Atim* était très appréciée par les patients, avec qui elle avait noué des relations profondes au cours des années, mais qu'elle n'hésitait pas, tout comme Piero, à admonester lorsque c'était nécessaire.

Outre de courtes vacances à l'extérieur – au Canada ou en Italie, le plus souvent – le couple travaillait infatigablement, autant au bloc opératoire qu'à la clinique de consultation. Ils n'étaient cependant pas seuls : ils étaient appuyés par sœur Lina, qui dirigeait une équipe d'infirmières italiennes et ougandaises – celles formées dans l'école attenante à l'hôpital – ainsi que par quelques collègues étrangers. Ceux-ci arrivaient à l'hôpital pour diverses raisons : certains, comme le pédiatre québécois Claude Desjardins et Lino Dalla



Bernardina, professeur retraité de l'Université de Padoue, parce qu'ils avaient entendu parler de ce que Lucille et Piero faisaient à Gulu; d'autres, comme tant de jeunes médecins italiens, en vertu d'un programme de coopérants militaires chapeauté par le Cuamm [17]. C'est grâce à ces médecins étrangers, souvent fraîchement diplômés, que les hôpitaux missionnaires, et même quelques hôpitaux gouvernementaux, survécurent à ces années difficiles. L'Ouganda était en faillite : il fallait éventuellement former des médecins ougandais, mais les ressources nécessaires étaient nettement insuffisantes. La seule faculté de médecine du pays, celle de l'université Makerere à Kampala, ne pouvait pas encore fournir de médecins. L'africanisation du personnel soignant de l'hôpital St. Mary's, finalité si chère aux yeux de Lucille et Piero, ne commencerait que plus tard, au courant des années 1980, avec le concours du gouvernement italien, qui continua encore longtemps à envoyer des internes et des spécialistes.



Au fil des années, Lucille Teasdale (première rangée à gauche) et Piero Corti (première rangée à droite) peuvent compter sur une équipe toujours plus nombreuse. © Fondation Teasdale-Corti, date inconnue.



### **L'invasion tanzanienne et la guerre de brousse**

Ces années de paix relative, malgré l'insécurité économique, s'arrêtèrent brusquement en 1978. La répression, les assassinats et enlèvements politiques, l'inflation : rien de cela n'avait jusqu'alors réellement affecté le fonctionnement de l'hôpital. C'est l'invasion de la Tanzanie par l'armée ougandaise qui brisa cet équilibre précaire : en octobre 1978, sur ordre d'Idi Amin, l'armée ougandaise envahit le nord-ouest de la Tanzanie, pays qui partageait quelques centaines de frontière terrestre avec l'Ouganda. Rapidement, la contre-attaque de l'armée tanzanienne, soutenue par les volontaires ougandais opposés au régime d'Idi Amin Dada, repoussa l'envahisseur. Les Tanzaniens poursuivirent l'offensive et franchirent les frontières de l'Ouganda, refoulant l'armée ougandaise vers le nord du pays. En avril 1979, les troupes tanzaniennes prirent Kampala, forçant Idi Amin à fuir le pays. Son armée, sans direction, prit aussi la fuite, se livrant au brigandage, attaquant les civils et pillant les édifices gouvernementaux. C'est à cette époque que l'hôpital de Lacor, coupé du reste du monde, comme tout le centre et le nord du pays, commença à traiter des blessés de guerre : surtout des civils, victimes des exactions des militaires fidèles à Idi Amin. L'établissement lui-même fut miraculeusement épargné. Les cliniques d'Amuru, Pabo et Opit, elles, furent saccagées par des pillards.

Sans contact avec le reste du monde, les lignes téléphoniques ayant été coupées et la poste ayant cessé de fonctionner, l'hôpital devait opérer avec une génératrice au diesel. Malgré tout, Lucille, Piero et le reste du personnel soignant continuaient à prodiguer des soins de qualité à leurs patients, toujours aussi nombreux. Alors que les combats faisaient rage, les premiers blessés par balle arrivèrent à l'hôpital. Ces opérations, que Lucille, devenue « chirurgienne de guerre » par la force des choses, exécutait désormais quotidiennement, étaient éprouvantes, les munitions explosives utilisées par les soldats rendant les blessures difficiles à traiter à cause des éclats d'os [18]. L'invasion tanzanienne marquait le début d'une longue période d'instabilité pour le nord de l'Ouganda. Après presque vingt ans à Gulu, il s'agissait en réalité de la première fois où Lucille et Piero se trouvaient véritablement en danger. En mai 1979, des militaires ougandais attaquèrent pour la première fois l'hôpital. Voulant éviter le pillage, Piero s'interposa. Contrarié, un soldat tenta de le tuer, et le médecin dut se protéger des balles derrière la mince guérite en fer de



À partir de 1978, les conditions de travail à l'hôpital St. Mary's Lacor deviennent de plus en plus précaires. Photo du bloc opératoire, date inconnue. © Fondation Teasdale-Corti

l'établissement, jusqu'à ce que la mère du soldat, qui fréquentait l'hôpital, s'interpose [19]. Certainement inspiré par le sang-froid de Piero et Lucille, le personnel de l'hôpital fit preuve d'une grande résilience, et poursuivit son travail, au son des coups de feu qui dominèrent le paysage sonore de Gulu durant de nombreuses années.

La victoire des Tanzaniens, qui arrivèrent à Gulu le 20 mai 1979, apporta un court répit. Un commandant tanzanien s'étonna d'ailleurs que l'hôpital soit encore fonctionnel : il s'agissait du premier à peu près intact qu'il croisait depuis quelques mois [20]. Plusieurs médecins en profitaient pour prendre du repos à la suite de ces éprouvantes semaines. Lucille et Piero n'y pensèrent pas : il fallait maintenant soigner les

victimes de la flambée de violence ethnique entre les Acholis d'une part et les Madis, les Lugbaras et les Kakwas de l'autre. En 1980, le président déchu Milton Obote fut réélu avec le soutien de la Tanzanie, malgré les protestations des groupes d'opposition, dont celui de Yoweri Museveni, qui avait lutté aux côtés des troupes tanzaniennes contre Idi Amin. Loin de Kampala, l'hôpital St. Mary's avait profité de cette accalmie relative pour reprendre son souffle. C'est à cette époque que débuta l'un des projets que Lucille et Piero avaient le plus à cœur : la formation de médecins ougandais. À la suite d'un accord avec la faculté de médecine de Makerere, l'hôpital St. Mary's allait dorénavant accueillir des internes ougandais qui, espérait-on, n'allaient pas quitter le pays après quelques années. Éventuellement, des médecins locaux allaient prendre la place des médecins étrangers.

À peine remis de l'invasion tanzanienne, toujours en proie aux violences entre les milices ethniques, l'hôpital fut frappé de plein fouet par la guerre civile qui débuta en 1981. Rejetant l'élection de Milton Obote, Yoweri Museveni forma la *National Resistance Army* (NRA) afin de lutter contre le gouvernement. Ailleurs au pays, d'autres groupes de rebelles



se formèrent. C'était le début de la « guerre de brousse », qui faucha des centaines de milliers de vies. La situation dégénéra rapidement, l'armée ougandaise, inexpérimentée, indisciplinée et laissée à elle-même, étant incapable de contenir l'insurrection. Si l'hôpital fut épargné, il devint à partir de cette époque la cible fréquente des pillards, qui venaient y chercher des médicaments et du matériel médical. Outre les blessés par balles, victimes des affrontements entre l'armée et les rebelles, de nouveaux patients s'ajoutèrent aux malades habituels. Souffrant de diarrhée chronique, de perte inexplicable et importante de poids et d'infections secondaires diverses, ceux-ci souffraient de ce qu'on appelait alors la *slim disease*. On allait bientôt connaître cette infection sous un autre nom : le sida. La maladie était encore mal connue, mais elle était déjà apparue aux États-Unis, où le CDC avait répertorié des patients homosexuels chez qui on observait des problèmes qui semblaient être liés : diarrhées chroniques, sarcomes de Kaposi et infections opportunistes.

Incidemment, Lucille éprouvait des symptômes divers, qu'elle pensa initialement être dus à sa charge de travail. Il faut dire que cela faisait maintenant un peu plus de 20 ans qu'elle était arrivée en Ouganda, et que les dernières années s'étaient avérées particulièrement éprouvantes. Elle ne savait pas encore qu'elle allait mener une lutte féroce contre le sida, l'autre grande bataille de sa vie. C'est très probablement en 1979, à l'époque de l'invasion tanzanienne, qu'elle l'avait contracté en opérant un patient porteur du virus. Dans les années suivantes, sa condition se dégraderait considérablement, malgré de brèves périodes de rétablissement. La santé de Piero n'était alors guère meilleure : il fit un premier infarctus en 1983.

Alors que la guerre faisait rage, l'hôpital St. Mary's accueillit ses premiers internes ougandais en 1983. Parmi ceux-ci, se trouvait le Dr Matthew Lukwiya, véritable pilier de l'établissement sur qui Piero et Lucille pourraient désormais se reposer. Impressionnés par ses vastes connaissances et son dévouement, ils réalisèrent qu'ils avaient enfin trouvé un successeur qui pourrait poursuivre leur œuvre. Cela faisait maintenant plus de 20 ans que le couple se trouvait en Ouganda, et il fallait penser au futur.



**Matthew Lukwiya au début des années 1990. Fidèle assistant et successeur du couple Corti-Teasdale, il devient un chef de file de la lutte contre l’Ebola au tournant du millénaire. © Fondation Teasdale-Corti**

L’hôpital s’agrandissait encore. On préparait la construction d’un pavillon pour les patients atteints du cancer, et d’un autre pour les tuberculeux, qui se faisaient plus nombreux, autre symptôme de la brutale avancée du sida en Ouganda, la tuberculose étant l’une des co-infections les plus fréquentes. L’hôpital St. Mary’s, qui n’était 20 ans plus tôt qu’un petit dispensaire d’un seul pavillon en périphérie de Gulu, était dorénavant à l’avant-garde de la formation d’une génération entière d’infirmières et de médecins ougandais [21].

C’est en 1983 que Dominique annonça à ses parents son désir de poursuivre des études de médecine en Italie. Peu après l’arrivée au pouvoir d’Idi Amin, onze ans plus tôt, ses parents l’avaient envoyée vivre en Italie, espérant lui offrir une meilleure éducation. La situation politique et économique de l’Ouganda devint un obstacle majeur au retour d’*Atim* dans ce pays qui était en réalité le sien [22]. Cette situation ne s’améliora jamais : sans cesse, au fil des ans, elle ne fit qu’empirer jusqu’au début des années 90. Même si la distance les séparant s’était réduite, *Atim* ayant été acceptée en 1977 dans une école de Nairobi, au



Kenya voisin, ce sacrifice fut l'une des grandes douleurs de Lucille. L'annonce de ses projets d'étude ne put que ravir le couple, qui envisageait déjà qu'elle les rejoigne l'hôpital pour continuer leur œuvre.

La maladie progressait toujours, et Lucille commençait à soupçonner la nature du mal qui l'affligeait [23]. Amaigrie, fatiguée, souvent fiévreuse, elle continuait néanmoins à opérer et à voir des patients. Elle avait l'habitude du travail épuisant, et s'en remettait habituellement assez vite. C'était de moins en moins le cas. Elle supervisait aussi des internes en chirurgie, bien qu'elle ne pût officiellement signer leurs attestations, elle-même n'ayant jamais formellement terminé sa formation en chirurgie. Le séjour ougandais, qui ne devait durer que quelques mois, s'était quelque peu allongé! La situation ne fut rectifiée qu'en 1985, lorsque l'université Makerere lui octroya un diplôme honoraire : Lucille pouvait enfin signer les documents d'internat, sans devoir faire appel à des chirurgiens étrangers alors de passage à Lacor.

C'est à cette époque que Lucille reçut enfin un diagnostic de séropositivité, après avoir passé des tests en Italie. Cette fatigue constante, ces infections tenaces n'étaient pas le résultat de son travail acharné, mais bien du VIH. Elle apprit la nouvelle alors qu'elle était à Montréal pour visiter son père, malade. En route pour l'Ouganda, elle s'était arrêtée avec Piero et Dominique à Londres afin d'y consulter l'éminent professeur Anthony Pinching, un immunologue spécialiste du sida. Le pronostic n'était pas bon : elle n'avait qu'une chance sur quatre d'être encore en vie dans deux ans. À la fin des années 1980, le sida était encore une maladie méconnue, et l'état d'esprit du patient, lui indiqua le professeur Pinching, pesait lourd dans l'espérance de vie. Pour Lucille, qui ne se laissa pas abattre, une question brûlante demeurait : pouvait-elle continuer à opérer? Le professeur Pinching, et plus tard le Dr Wilson Carswell, un médecin écossais consultant à l'hôpital universitaire Mulago, furent catégoriques : tant qu'il n'y aurait pas de chirurgiens ougandais aptes à la remplacer, Lucille ferait plus de bien que de mal en continuant à travailler. Elle n'avait qu'à prendre des précautions supplémentaires. En réalité, avec son système immunitaire, la situation s'avérait même peut-être plus dangereuse pour elle que pour ses patients!





Lucille Teasdale examinant un patient vers la fin des années 1980, une période marquée par l'épidémie de sida, l'insécurité et les ravages de la guerre. © Fondation Teasdale-Corti

Il faut dire que le VIH gagnait alors du terrain en Ouganda. Alors que la guerre civile tirait à sa fin, l'épidémie progressait rapidement. En 1985, l'année du diagnostic de Lucille, 11 % des femmes enceintes de Kampala étaient atteintes du sida. Ce chiffre, déjà élevé, n'allait qu'empirer, si bien qu'en 1992, au pic de l'épidémie, 30 % des femmes enceintes de la capitale étaient touchées. À l'échelle du pays, pas moins de 18 % de la population était porteuse du VIH [24]. Le Dr Carswell, un pionnier de la lutte contre le sida en Ouganda, avait durant son entretien avec Lucille confirmé l'étendue du problème : seulement quelques années après l'apparition de la *slim disease* en Ouganda, à la faveur de l'invasion tanzanienne, une école d'infirmières avait constaté qu'une étudiante sur cinq était infectée [25]. Le cas de Lucille était loin d'être unique : le personnel médical ougandais, au front dans la guerre contre ce nouveau virus, était déjà parmi les plus affectés. Par le fait



même, le nombre de patients séropositifs traités à l'hôpital de Lacor n'irait qu'en augmentant. C'était alors la réalité de la médecine en Ouganda.

La guerre de brousse tirait cependant à sa fin. En 1985, Milton Obote avait de nouveau été renversé par un coup d'État. L'année suivante, la NRA s'empara de la capitale et Yoweri Museveni prit le pouvoir. En mars, ses troupes entraient dans Gulu, alors que les soldats Acholis fuyaient le pays, rejoignant au Soudan des partisans d'Idi Amin. L'accalmie fut de courte durée. Alors que le reste du pays goûtait à la paix pour la première fois depuis plusieurs années, le nord du pays était à l'aube d'un nouveau conflit qui, encore plus que la guerre de brousse, allait ébranler les fondations l'hôpital St. Mary's.

### **L'armée de résistance du Seigneur**

Les Acholis étaient fondamentalement hostiles au gouvernement Museveni. En prenant le pouvoir, Museveni avait forcé la démission du président Tito Okello, un militaire Acholi qui avait chassé Milton Obote du pouvoir en juillet 1985. Dès 1986, le nouveau gouvernement avait entrepris une série d'opérations contre certains groupes ethniques, dont les Acholis. À travers le nord et le centre du pays, plusieurs groupes prirent les armes contre le nouveau gouvernement, et l'Ouganda s'embrasa de nouveau. C'est ce contexte qui vit l'apparition en 1987 d'un nouveau groupe rebelle, le *Holy Spirit Movement* (HSM), un groupe mêlant suprémacisme Acholi, spiritisme ougandais et fondamentalisme chrétien. Mené par Alice Lakwena, une médium acholi, le mouvement était soutenu par d'anciens militaires fidèles à Tiko Okello réunis sous la bannière de l'*Uganda People's Democratic Army* (UPDA). Les rebelles tentèrent sans succès de s'emparer des districts de Gulu et de Kitgum, et lancèrent une offensive contre le sud de l'Ouganda en août 1987. Le HSM se désintégra toutefois rapidement, après l'arrestation d'Alice Lakwena, alors qu'elle tentait de franchir la frontière kenyane, laissant la place à une seconde insurrection aux caractéristiques presque identiques, mais cette fois-ci bien plus tenace : la tristement célèbre *Lord's Resistance Army* de Joseph Kony (LRA).

Cette nouvelle insurrection eut un impact plus profond sur l'hôpital de Lacor, où la situation était déjà plus que précaire depuis plusieurs années. L'établissement était sans



électricité depuis l'année précédente, ce dont Lucille fit état dans une lettre à sa sœur Lise datée du 12 novembre 1986 :

*[...] Et pourtant ce n'est pas que la situation s'améliore, au contraire. [...] Depuis que nous sommes revenus, nous sommes sans électricité pratiquement depuis 1 mois et on dépense beaucoup d'Argent pour faire fonctionner la génératrice au diesel 8-10 heures par jour. Le soir il ne faut pas oublier de mettre les ice packs dans le frigidaire et le matin de les remettre dans le congélateur sinon tout va se gaspiller [26].*

Seuls quelques panneaux solaires leur permettaient d'éclairer faiblement les chambres. L'électricité n'allait revenir qu'en juin 1990, après plusieurs années d'interruption. Seule leur radio émetteur-récepteur, cachée dans leur chambre, permettait à Lucille et Piero de briser quelque peu l'isolement, même s'ils craignaient qu'elle ne soit saisie par l'armée. Il faut dire que les soldats du gouvernement ne se comportaient alors guère mieux que les rebelles : « [...] ce matin, on a vu l'hôpital envahi par l'armée pour une perquisition : ils ont perquisitionné partout aussi à la maison. On a eu une peur folle qu'ils découvrent notre radio *transreceiver* (non-déclarée) et les fusils. Ils ont regardé partout, même dans notre dépense, mais n'ont pas vu le fusil dans notre chambre ni la radio dans le bureau » [27].

Alors que l'armée menait une lutte féroce contre l'insurrection d'Alice Lakwena, puis contre l'armée de Joseph Kony, l'hôpital se transforma en un véritable sanctuaire pour ceux qui cherchaient à fuir les violences perpétrées par les soldats. Si les patients se faisaient moins nombreux, à cause des barrages routiers et des combats, près de mille personnes venaient chaque soir s'y réfugier, espérant ainsi échapper, pour la nuit au moins, aux atrocités alors quotidiennes. Jusqu'alors, l'hôpital avait été épargné par les militaires et les rebelles. Les éternels travaux d'agrandissement se poursuivaient, alors qu'on préparait la construction d'une bibliothèque, d'un service de physiothérapie et de laboratoires. Les cliniques d'Amuru, de Pabo et d'Opit n'avaient pas eu la même chance : elles avaient été pillées et saccagées pour une seconde fois depuis leur création.

Lucille et Piero s'inquiétaient surtout pour le personnel de l'hôpital, envers lesquels ils avaient toujours été très protecteurs. Craignant des représailles parce qu'ils n'étaient pas



Acholis, plusieurs infirmières et médecins ougandais avaient déjà quitté l'hôpital St. Mary's, tout comme la plupart des médecins italiens, à l'exception du professeur Dalla Bernardina. Cet exode n'était pas injustifié, alors que la menace du kidnapping pesait de plus en plus lourdement sur le personnel hospitalier. Des rebelles s'étaient en effet emparés de l'infirmière Amooti Mwazi en mars 1987, exigeant de Piero et Lucille une rançon en médicaments contre sa libération.

À ces troubles s'ajoutait la santé de Lucille, qui périclitait toujours. Elle souffrait alors de fièvre, d'hémorragie intestinale, de paludisme, et surtout d'une douloureuse candidose orale qui l'empêchait de bien se nourrir. Elle dut même se rendre à Londres pour traiter une insuffisance surrénale causée par la maladie d'Addison. Après quelques courtes semaines de vacances et de repos, le couple, de retour au travail, constata à quel point la situation avait dégénéré dans le nord du pays. Les rebelles n'hésitaient plus à s'introduire dans l'hôpital. Piero en avait déjà parlé avec les aînés Acholis de la région, influents auprès des rebelles : ce sont eux, leurs enfants et les enfants de leurs enfants, qui souffriraient le plus des attaques contre l'hôpital, leur avait-il dit. Ceux-ci déploraient la situation, mais ne réagirent pas immédiatement. Un soir après une fête, des rebelles s'étaient introduits dans l'hôpital pour voler de l'argent. Ils avaient enfermé Lucille et Piero dans une chambre, les menaçant avec leurs armes. Lucille, toujours combative malgré la maladie, s'était emparé d'une carabine de chasse : elle était disposée à mourir pour défendre l'hôpital auquel elle avait dédié 25 années de sa vie [28].

Entre septembre et décembre 1988, l'hôpital St. Mary's fut pillé à sept reprises. Devant une situation précaire causée par les difficultés d'approvisionnement et la menace omniprésente des soldats de la LRA, Piero menaça une nouvelle fois de fermer l'hôpital. Ces menaces, répétées à plusieurs reprises, n'eurent aucun impact avant 1989. C'est en cette fin de décennie, marquée par les atrocités de la guerre, que l'hôpital St. Mary's dut pour la première fois fermer ses portes. Alors que Piero et Lucille étaient en vacances, en mars 1989, l'établissement fut de nouveau attaqué par des rebelles de la LRA, qui demandèrent à parler aux deux médecins. C'est au courageux D<sup>r</sup> Lukwiya qu'ils durent faire face, qui les informa qu'il n'y avait plus de médicaments à l'hôpital, ceux-ci étant désormais gardés par l'armée à Gulu. Devant cet affront, les rebelles voulurent enlever des sœurs italiennes,



mais le D<sup>r</sup> Lukwiya s'interposa avec quelques infirmières. Pris en otage par les soldats, ils disparurent dans la jungle. Le professeur Dalla Bernardina n'eut d'autre choix que de fermer l'hôpital, même si les urgences demeurèrent ouvertes pendant un temps encore [29].



**De 1994 à 2006, plusieurs milliers de femmes, enfants et personnes âgées viennent se réfugier chaque nuit dans les couloirs de l'hôpital St. Mary's Lacor par crainte des rebelles.**

Lucille et Piero s'empressèrent de revenir à Lacor. Avec l'assistance courageuse du personnel qui avait choisi de rester sur place, Lucille reprit son travail, malgré l'avancement de la maladie et le profond découragement qui l'affligeait. Elle continuait à voir des patients et opérait dans des conditions difficiles jusqu'à tard dans la nuit, mais l'isolement et l'adversité avaient eu, momentanément du moins, raison de son moral. « Nous nous sentons tellement isolés et abandonnés de Dieu et des hommes », écrivait-elle à sa sœur Lise [30].



Piero s'activait pour sa part à sauver l'établissement. Devant la situation du nord de l'Ouganda, le gouvernement italien, le plus important bailleur de fonds de l'hôpital de Lacor, songeait à fermer définitivement l'établissement pour protéger ses ressortissants. Alerté par cette possibilité, Joseph Kony, dont les soldats se faisaient eux aussi soigner à l'hôpital St. Mary's, libéra Matthew Lukwiya et les autres otages. Malgré cette petite victoire, la situation, qui en dix ans n'avait jamais cessé d'empirer, était insoutenable. Le 10 avril 1989, désespéré, Piero tenta une ultime manœuvre : il fit distribuer à Gulu des tracts indiquant la fermeture de l'hôpital, y compris les urgences.

La réaction fut immédiate. Les Acholis, qui dépendaient grandement des soins prodigués par le personnel de l'hôpital de Lacor et qui venaient de très loin pour s'y faire traiter, manifestèrent dans les rues de Gulu, forçant le gouvernement à créer une milice [31] pour défendre l'établissement [32]. Les urgences réouvrirent, mais l'établissement en général demeura fermé pendant un certain temps encore, jusqu'à ce que Joseph Kony le menace de représailles. Le seigneur de guerre avait enfin compris que ses hommes aussi dépendaient de l'hôpital. La réouverture fut timide, et les services hospitaliers, auxquels s'ajoutèrent un nouveau programme de dépistage du sida, qui gagnait du terrain en Ouganda à la faveur des déplacements de population.

### **La reconnaissance internationale**

La paix revint, fragile, en 1989, même si les rebelles de la LRA étaient encore très actifs dans le nord du pays. Au début des années 1990, même si les combats entre l'armée et la LRA continuaient à faire rage dans le nord, le mouvement de Joseph Kony perdait du terrain, alors que la situation politique et économique de l'Ouganda s'améliorait pour la première fois depuis la prise de pouvoir d'Idi Amin Dada. Malgré ces soubresauts de violence, l'hôpital de Lacor retrouvait son calme d'autrefois. Les patients étaient de retour, et Lucille, grâce au travail, retrouvait quelque peu la santé. En juin 1990, l'hôpital fut de nouveau connecté au réseau électrique national, même si ce dernier demeurait instable. L'établissement fonctionnait alors à plein régime : le 25 janvier 1992, Lucille nota dans son journal que 720 personnes avaient été hospitalisées à Lacor, avec 200 malades vus dans les cliniques périphériques [33]. Lucille et Piero étaient désormais entourés d'une équipe



d'infirmières et de médecins ougandais; l'hôpital n'était plus ce petit dispensaire de brousse qu'ils avaient trouvé en 1961. L'hôpital St. Mary's Lacor, dont la renommée dépassait largement la région de Gulu, était désormais le plus important établissement de santé du nord du pays.

Cette paix n'était jamais que relative. Jusqu'au début des années 2000, les rebelles de la LRA continuèrent à combattre le gouvernement et à commettre des exactions – enlèvements, viols, meurtres – contre les populations civiles du nord de l'Ouganda. Peu avant sa mort, en mars 1996, Lucille s'en inquiétait encore dans une lettre écrite à sa sœur Lise : « Puis depuis début de février, les rebelles sont revenus du Soudan [...]. Ils tuent les civils, brûlent les cabanes, parfois avec femmes et enfants à l'intérieur [...]. Ils volent bétail, nourriture et tout ce qui les intéresse. Ils kidnappent les jeunes de 10 à 15 ans, soit pour les vendre comme esclaves aux arabes du Soudan, soit pour en faire des guérilleros à force de lavage de cerveaux » [34]. Ce n'est seulement que beaucoup plus tard, dix ans après le décès de Lucille, que le gouvernement parviendrait enfin à chasser Joseph Kony et ses fidèles du nord de l'Ouganda.

C'est avec surprise et consternation que Lucille apprit que le pape, qui devait se rendre à Gulu dans le cadre d'une visite ougandaise en 1993, n'avait pas inclus l'hôpital de Lacor dans son itinéraire. Pourtant, le souverain pontife devait visiter d'autres hôpitaux missionnaires en Ouganda et au Zaïre (maintenant République Démocratique du Congo). Entendant la rumeur de la venue du pape, elle avait espéré que sa présence pourrait éloigner les « zéloteurs du Saint-Esprit » [35], comme elle appelait les soldats de la LRA. La renommée de Lucille et de Piero, de cet hôpital qu'ils avaient transformé et des soins qu'ils y prodiguaient alors depuis plus de 30 ans, n'était pourtant plus à faire. Jean-Paul II, après une messe publique à Gulu, poursuivit son chemin, sans jamais s'arrêter à l'hôpital de Lacor.

C'est pourtant précisément à cette époque que Lucille, longtemps méconnue au Québec et au Canada, sortit peu à peu de l'ombre. Son travail avait certes déjà été célébré : avec Piero et d'autres médecins du Cuamm, elle avait été reçue au Vatican par le pape Jean-Paul II en 1983 [36]. Quelques années plus tôt, en 1981, le couple avait été promu officiers de l'Ordre



Piero Corti et Lucille Teasdale, récipiendaires du prix Sasakawa de l'OMS en 1986.

© Fondation Teasdale-Corti

du Mérite de la République italienne. C'est cependant la réception en 1986 du prestigieux prix Sasakawa, octroyé par l'Organisation mondiale de la santé, qui constitua la plus haute reconnaissance envers leur œuvre. Reconnue en Italie, Lucille demeurait pourtant essentiellement inconnue du public de son pays d'origine, outre quelques rares mentions dans les journaux. La délégation canadienne présente à Genève lors de la réception du prix Sasakawa n'avait étrangement même pas pris la peine de la féliciter. À cette insulte s'ajoutait le fait que le gouvernement canadien n'avait pas contribué au développement de l'hôpital de Lacor depuis de nombreuses années. En réalité, l'essentiel de la contribution canadienne se résumait à l'aide de l'organisme

montréalais Développement et Paix et à celle des sœurs de la Charité-de-la-Providence. L'outrage était tel que Lucille songea alors, pendant un temps, à renoncer à sa citoyenneté canadienne. Elle n'avait déjà plus le droit de vote au Canada, et n'avait même plus droit à une carte d'assurance-maladie du Québec [37].

La situation changea peu à peu à la fin des années 1980, lorsqu'elle devint la première femme à devenir membre honoraire de l'Association médicale du Québec. L'Association médicale canadienne avait pour sa part proposé sa candidature au prix F. N. G. Starr, qu'elle reçut en 1988. C'est cependant la publication d'un portrait dans un numéro du *Reader's Digest* en 1989 qui eut l'impact le plus important sur cette reconnaissance canadienne. En effet, cette année-là, la journaliste Deborah Cowley, essentielle au rayonnement canadien de Lucille Teasdale, s'était rendue à Gulu pour l'interviewer, présentant ainsi la vie et l'œuvre de cette femme courageuse au public canadien.





Lucille Teasdale se voit décerner l'insigne de membre de l'Ordre du Canada par le gouverneur général Ramon John Hnatyshyn, le 17 avril 1991, à Rideau Hall. © Bertrand Thibault, Bibliothèque et Archives Canada.

En 1991, Lucille se rendit à Ottawa pour recevoir l'Ordre du Canada. C'est Deborah Cowley qui avait parrainé sa candidature. Après 30 ans, le gouvernement canadien reconnaissait enfin son travail humanitaire. Quelques années plus tard, en 1995, le gouvernement du Québec emboîta le pas. Le 22 juin 1995, le Premier ministre Jacques Parizeau la décora de l'Ordre national du Québec. Il faut dire que sa renommée québécoise était déjà faite : à son arrivée à l'aéroport de Montréal, la douanière n'avait pas manqué de reconnaître la fameuse D<sup>re</sup> Teasdale. L'année précédente, en 1994, le journaliste de Radio-Canada Michel Arseneault avait passé quelque temps à l'hôpital St. Mary's. Son reportage, diffusé à l'émission *Le point*, exposa au public québécois son extraordinaire vie. La même année, devant une

salle comble, à la Place des Arts de Montréal, le Collège royal des médecins et chirurgiens du Canada la nomma associée honoraire.

C'est cependant l'Italie qui accorda à Piero et Lucille le plus grand honneur : en 1995, lors d'une cérémonie au Palazzo Corsini, à Rome, l'Académie nationale des Lynx, fondée en 1603 et comptant parmi ses illustres membres Galilée et Einstein, décerna à l'hôpital de Lacor le prix Antonio-Feltrinelli. À ce prix, prestigieux, s'ajouta une bourse substantielle de 300 millions de liras italiennes (environ un quart de million de dollars canadiens en 1995). L'Italie avait toujours offert, depuis les débuts, un soutien inébranlable à l'hôpital, à Piero et à Lucille. La reconnaissance canadienne, elle, demeura toujours symbolique : le dernier financement de l'Agence canadienne de développement remontait déjà au début des années 1980 [38]. Peu après les grands honneurs romains, l'ONU octroya à Lucille le prix du Centre international pour la cause africaine, pour son engagement dans la lutte contre le sida en Ouganda [39].



Piero Corti et Lucille Teasdale en 1995. © John Mahoney / Montreal Gazette

Les dernières années de Lucille ne furent pas seulement marquées par cette pluie de reconnaissances. La maladie progressait toujours. Malgré la grande souffrance et l'immense fatigue, Lucille poursuivait son travail. La santé de Piero, qui avait fait un second infarctus en 1992, laissait aussi à désirer. Le 16 mars 1996, avec l'aide d'un interne ougandais, Jacob Meri, Lucille réalisa sa dernière opération. Elle avait réalisé durant sa carrière plus de 13 000 interventions chirurgicales [40]. Un mois plus tard, à la mi-avril, elle quittait l'Ouganda après un émouvant adieu du personnel de cet hôpital, qui avait été durant 35 ans le centre de sa vie [41]. Piero et Lucille s'installèrent dans une maison à Besana in Brianza, une petite ville au nord de Milan. La médecine ne pouvait plus rien pour elle. Elle devait se rendre à la fin du mois de mai à Montréal pour y recevoir un doctorat honorifique de l'Université de Montréal. Dans ce même auditorium où elle avait reçu, plus



de quarante ans plus tôt, son diplôme de médecine, sa sœur Lise acceptera le diplôme honorifique en son nom, Lucille étant trop malade pour se déplacer.

Avec Piero, Dominique et sa sœur Lise à son chevet, Lucille Teasdale s'éteignit le 1<sup>er</sup> août 1996, après 17 longues et dures années de lutte contre le sida. Après des funérailles publiques en Italie, sa dépouille fut transportée à Gulu, où elle fut inhumée dans la cour de l'hôpital. Sous la supervision de l'armée, des milliers d'Ougandais vinrent rendre hommage à *Min Atim*, dont le souvenir, celui d'une femme courageuse et énergique, connue pour son franc-parler, demeure encore bien vivant dans la région de Gulu.

### **L'hôpital St. Mary's Lacor après Lucille**

L'hôpital St. Mary's Lacor ne cessa jamais de croître, au gré des guerres civiles, des épidémies et des pénuries. Encore aujourd'hui, l'établissement poursuit son œuvre, desservant en soins de qualité l'une des populations les plus pauvres de l'Ouganda. Plus de 25 ans après la mort de Lucille Teasdale, il est l'un des principaux employeurs du nord du pays, et demeure un important centre de formation pour les internes ougandais. Après une trêve avec le gouvernement ougandais en 2006, les forces considérablement réduites de Joseph Kony quittèrent le pays pour se déplacer en République Démocratique du Congo. Une paix durable règne sur le nord de l'Ouganda pour la première fois depuis 1979. Après les horreurs de la guerre, Gulu est de nouveau prospère, même florissante, grâce au retour des populations déplacées au gré des conflits depuis la fin des années 70.

À bien des égards, l'hôpital St. Mary's, un organisme sans but lucratif, fait maintenant face à des défis rappelant ceux de 1961, dont un criant manque de financement. Depuis le retour de la paix, de nombreux organismes ont réorienté leur financement vers d'autres zones touchées par la guerre. C'est pour pallier ce besoin que Lucille et Piero créèrent en 1993 la *Fondazione Piero e Lucille Corti*, dont la Fondation Teasdale-Corti est le pendant montréalais depuis 1995.



Photo prise en 2009 à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'hôpital St. Mary's Lacor, devant une murale dédiée à Matthew Lukwiya, Lucille Teasdale et Piero Corti. De gauche à droite : Sabino Ocan Odoki, évêque d'Arua; Contardo Vergani, John Arop et Dominique Corti; Sr Nikolina Anek, religieuse de l'ordre des Petites Sœurs de Marie Immaculée; Sr Mary Silvia Pisetta et Sr Patrizia Clerici, religieuses de l'ordre missionnaire Combonien, fondatrices de l'hôpital en 1959; l'archevêque John Baptist Odama, désormais président du conseil d'administration de l'hôpital. © Fondation Teasdale-Corti

Encore aujourd'hui, c'est Dominique Corti, *Atim*, qui poursuit l'œuvre remarquable de ses parents, alors que l'hôpital est maintenant entièrement administré par des médecins ougandais, tous issus de « l'école » de Piero et Lucille : le D<sup>r</sup> Cyprian Opira, directeur exécutif, arrivé en 1985 comme interne; le D<sup>r</sup> Emintone Odong, directeur médical, qui a rejoint l'hôpital en 1989; et le D<sup>r</sup> Martin Ogwang, directeur institutionnel, arrivé en 1992. C'est la réalisation du long projet de Lucille et Piero qui, au-delà de l'offre de soins de qualité à une population défavorisée, voulait plus que tout former une relève locale.

Ni Piero, ni Matthew Lukwiya ne virent cependant la pleine réalisation de cette œuvre. L'hôpital fut frappé de plein fouet par l'épidémie d'Ebola en 2000. Fidèle à la mémoire de Lucille, le D<sup>r</sup> Lukwiya organisa les procédures au sein de l'établissement. Sans égard pour



sa santé, il demeura à Lacor, à la tête d'une équipe déterminée, pour soigner les malades. La jeune gloire de l'hôpital St. Mary's, le successeur de Lucille et Piero, fut emporté à 43 ans par le funeste virus. C'est en partie grâce au D<sup>r</sup> Lukwiya, à ses méthodes de confinement et à son travail acharné, que l'épidémie fut contenue. Piero vécut très mal la perte de son collègue et ami. Dans les années qui suivirent, il dépérit, affligé par la maladie d'Alzheimer, toujours inquiet du sort de l'hôpital qui lui était si cher. C'est peut-être le cancer du pancréas, découvert en 2002, qui le sauva de l'Alzheimer. Piero décéda en 2003, et fut inhumé auprès de Lucille et de Matthew dans la cour de l'hôpital de Lacor. L'hôpital, véritable modèle, traite maintenant plus de 300 000 patients à chaque année, et demeure l'un des principaux établissements de santé du nord de l'Ouganda, une région qui, malgré le retour de la paix, demeure l'une des plus pauvres du pays.



L'hôpital St. Mary's Lacor demeure un important centre de formation en médecine et en soins infirmiers. Ci-dessus, M. Olal Marcellino Sabuni, directeur de l'Institut de formation en santé, devant un groupe d'étudiants. © Fondation Teasdale-Corti



## Notes

- [1] Malgré un nom de famille anglophone, les Teasdale sont des Canadiens Français depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le nom remonte à Mary Tisdal, née en Angleterre vers 1700 et arrivée dans les Treize Colonies à une date indéterminée après la naissance en 1725 de son fils, Samuel-Charles Nuhalt. Mary et son fils auraient été capturés lors d'un raid et ramenés à Québec, où ils se seraient convertis au catholicisme vers 1752. De là, Tisdal serait devenu « Teasdale », et le nom aurait été adopté par le fils.
- [2] Guybourg est un ancien quartier ouvrier de l'est de Montréal, aujourd'hui situé dans l'arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve, à l'ouest de la base militaire de Longue-Pointe.
- [3] Michel Arseneault, *Un rêve pour la vie. Lucille Teasdale et Piero Corti*, Montréal, Libre Expression, 2011 (2<sup>e</sup> éd.), p. 50 à 52.
- [4] *Ibidem*, p. 85-86.
- [5] La féminisation de la profession médicale au Québec s'est surtout opérée à partir des années 1970, et s'est longtemps limitée à certaines spécialités (obstétrique-gynécologie, dermatologie, neurologie et psychiatrie, par exemple). En 1976, alors que Lucille pratiquait en Ouganda depuis déjà 15 ans, seulement 8 % des médecins au Québec étaient des femmes. À ce sujet, voir André-Pierre Contandriopoulos, Marc-André Fournier et My-Lan Phma-Dang, « Féminisation de la profession médicale et transformation de la pratique au Québec », *Groupe de recherche interdisciplinaire en santé – Faculté de médecine, Université de Montréal*, novembre 2007, [en ligne], <http://www.irspum.umontreal.ca/rapportpdf/R07-02.pdf>.
- [6] Arseneault, *Un rêve pour la vie...*, p. 25.
- [7] Lettre de Lucille Teasdale à sa sœur Lise (25 novembre 1960), Bibliothèque et Archives Canada, R9207, contenant 1, dossier 1.
- [8] *Ibidem*.
- [9] Lettre de Lucille Teasdale à sa sœur Lise (10 avril 1961), Bibliothèque et Archives Canada, R9207, contenant 1, dossier 1.
- [10] Arseneault, *Un rêve pour la vie...*, p. 41.
- [11] Lettre de Lucille Teasdale à sa sœur Lise (2 juin 1961), Bibliothèque et Archives Canada, R9207, contenant 1, dossier 1.
- [12] *Ibidem*.
- [13] *Ibidem*.
- [14] L'ebino (qui se traduit par « fausses dents ») consiste en l'ablation des canines en éruption, perçues comme étant la cause d'afflictions comme la diarrhée ou la fièvre, chez des enfants en bas âge. Plus généralement connue sous le nom d'Infant Oral Mutilation (IOM), cette pratique traditionnelle était encore commune dans le nord de l'Ouganda au début des années 60, à l'arrivée de Piero et de Lucille. Elle est aujourd'hui heureusement plus rare. À



ce sujet, voir Margaret N. Wandera et Betsy Kasumba, « Ebinyo – The Practice of Infant Oral Mutilation in Uganda », *Frontiers in Public Health*, 5 : 167, 2017, [en ligne], et Sandro Accordi *et alii*, « The Burden of Traditional Practices, Ebino and Tea-Tea, on Child Health in Northern Uganda », *Social Science & Medicine*, 57 (11), 2004, p. 2183 à 2191.

- [15] Deborah Cowley, *Lucille Teasdale : Docteure courage*, Montréal, XYZ, 2007, p. 76.
- [16] Arseneault, *Un rêve pour la vie...*, p. 170.
- [17] Le Cuamm, ou *Collegio universitario aspiranti medici missionari* (aujourd'hui *Doctors with Africa CUAMM*) est un ONG italien fondé en 1950.
- [18] Arseneault, *Un rêve pour la vie...*, p. 181-182.
- [19] *Ibidem*, p. 186.
- [20] *Ibidem*, p. 188.
- [21] *Ibidem*, p. 202.
- [22] Cowley, *Lucille Teasdale...*, p. 68.
- [23] *Ibidem*, p. 103-104.
- [24] Gonzalo Yebra *et alii*, « Analysis of the History and Spread of HIV-1 in Uganda Using Phylodynamics », *Journal of General Virology*, 96 (7<sup>e</sup> partie), 2015, p. 1890.
- [25] Arseneault, *Un rêve pour la vie...*, p. 235.
- [26] Lettre de Lucille Teasdale à sa sœur Lise (12 novembre 1986), Bibliothèque et Archives Canada, R9207, contenant 1, dossier 5.
- [27] *Ibidem*.
- [28] Arseneault, *Un rêve pour la vie...*, p. 258.
- [29] Cowley, *Lucille Teasdale...*, p. 136-137.
- [30] *Ibidem*, p. 139.
- [31] Cette milice s'inscrit dans la formation des *Arrow Boys* dans ces mêmes années. Ces brigades de volontaires s'étaient formées à travers le nord et l'est du pays et assistaient souvent les troupes gouvernementales dans leur lutte contre les rebelles de la LRA.
- [32] Arseneault, *Un rêve pour la vie...*, p. 289.
- [33] *Ibidem*, p. 312.
- [34] Lettre de Lucille Teasdale à sa sœur Lise (17 mars 1996), Bibliothèque et Archives Canada, R9207, contenant 1, dossier 8.
- [35] Arseneault, *Un rêve pour la vie...*, p. 313.
- [36] *Ibidem*, p. 217.
- [37] Michel Arseneault, « Il est minuit, Dr Teasdale », *L'Actualité*, vol. 19, n° 10, p. 20.
- [38] *Ibidem*.



[39] Cowley, *Lucille Teasdale...*, p. 150.

[40] Deborah Cowley, « Lucille Teasdale », *L'Encyclopédie canadienne*, [en ligne],  
<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/lucille-teasdale-1>.

[41] Cowley, *Lucille Teasdale...*, p. 152.